

afin de prendre leur avis, bien affligé en pensant qu'on ne pourrait trouver la nourriture de ces pauvres orphelins.

Les Sœurs, à l'unanimité, refusent nettement de renvoyer un seul orphelin. La Sœur Lapointe lui dit que c'était un parti pris; que les femmes ayant droit à deux poissons, elles s'en contenteraient pour elles et leurs chers orphelins. Ces modiques provisions ont en effet suffi pour les Sœurs et leurs pauvres, à l'aide de bien des sacrifices et par les soins de la Divine Providence, qui s'est manifestée d'une manière surprenante.

*Souffrances provenant des habitudes sauvages.*—Il y a autour de la mission une espèce de petit village, qui se compose de huttes ou cabanes faites avec des piquets, recouverts avec des peaux de cariboux, en forme de cône. Là, règne la malpropreté la plus dégoûtante, avec la vermine qui dévore ce pauvre peuple, et assaillit tous ceux qui se mettent en rapport avec lui. Or, c'est là qu'il faut aller visiter les pauvres et les malades. L'on ne saurait sortir de ces tristes réduits sans être couvert de poux qui vous dévorent.

L'on se réunit pour la messe et les autres exercices religieux dans la chapelle épiscopale, qui est l'église de tout le monde. Elle a 30 pieds de long sur 18 de large et 7 de haut. Il est facile d'imaginer que, dans un aussi petit édifice, la réunion de quatre et cinq cents sauvages rend l'air complètement vicié. L'on y respire donc un odeur insupportable. C'est au point que les prêtres qui y disent la messe paraissent, en quittant l'autel, tout pâles, et vraiment affaiblis. En été c'est quelque chose de pire; car il faut y tenir tout fermé, à cause des légions de maringouins qui épaississent l'air et dévorent ceux qu'ils assiègent avec opiniâtreté. L'on ne peut sortir de ces luttes acharnées qu'avec des yeux enflés et des visages ensanglantés.

*Souffrances occasionnées par l'impossibilité de subvenir aux misères spirituelles et corporelles de ce pauvre peuple.*—Mais la plus grande souffrance est sans contredit occasionnée par le spectacle de tant de misères qu'il est impossible de secourir. C'est alors que le cœur saigne, quand on voit qu'on ne peut ni loger, ni habiller, ni nourrir de pauvres enfants que l'on pourrait sauver en leur enseignant la Religion, et qui vont périr, parce qu'ils vont tomber dans les mains de nos frères séparés. Car là, comme ailleurs, le loup est à côté du bon pasteur, cherchant à dévorer les brebis que celui-ci ne peut garder sous sa houlette, parce qu'il n'a pas le moyen de subvenir à leur besoins journaliers.

Les Sœurs de McKenzie ne se contentent pas de visiter les malades, elles ont en outre un orphelinat qui compte aujourd'hui 25 orphelins ou orphelines. Elles font, de plus, la classe à quarante élèves. Mais elles en auraient bien davantage, si elles avaient plus de moyens pour les soutenir. Or, ces moyens ne peuvent leur venir que de l'étranger. Car il se passera bien des années avant que le pays puisse leur fournir les choses nécessaires à la vie.

S'il en est ainsi, ne pourrait-on pas espérer que des personnes charitables se chargeraient de faire les frais d'un certain nombre de ces pauvres enfants exposés à toutes les horreurs de la misère, et surtout au malheur de la damnation éternelle. Quelques associations de familles ou de paroisses rendraient cette belle œuvre facile, puisque l'un portant l'autre, avec 25 ou 30 piastres l'on pourrait entretenir un orphelin ou une orpheline. On